

lin, de donner la main à la garnison de Dantzick, et par là de tout rejeter sur la Vistule. C'était appliquer à une ligne de trente lieues une manœuvre excellente sur un champ de bataille, et disperser ses forces alors qu'il eût fallu les concentrer contre un ennemi supérieur en nombre. En effet, les alliés avaient appris aussi à mettre sur pied à la fois des centaines de mille hommes. Adoptant la tactique qui avait si bien servi les Russes, ils étaient résolus d'attaquer partout où Napoléon serait absent, de reculer partout où il paraîtrait, et de l'affaiblir ainsi jusqu'à ce qu'ils pussent l'écraser en se réunissant tous.

CLXXVII. Distract par le double but qu'il poursuivait, l'empereur ne porta nulle part les coups décisifs qui pouvaient seuls dissoudre la coalition. La perte du corps de Vandamme lui enleva tout le fruit de la victoire de Dresde. Pendant ce temps-là, ses lieutenants étaient battus sur l'Elbe, et trois cent cinquante mille alliés venaient se donner la main autour de Leipsick. Napoléon était avec deux cent mille Français au centre de ce demi-cercle, espérant vainement y faire quelque trouée victorieuse. Jamais pareilles masses ne s'étaient heurtées; jamais, de part et d'autre, il n'y eut tant d'acharnement, de bravoure, d'obstination. Pendant trois jours la bataille dura, et le demi-cercle se resserra, inébranlable sous le feu des canons comme sous les charges de la cavalerie. Le premier jour, l'ennemi perdit quarante mille hommes; le second, trente mille; le troisième, il aborda les faubourgs de Leipsick avec le même élan, la même unité. A ce moment, Napoléon, qui n'avait pu se convaincre à temps de sa défaite, opérait sa retraite par un seul pont encombré de troupes, d'artillerie, de fuyards. Vingt mille hommes restaient encore sur la rive droite de l'Elster, quand, l'ennemi approchant, un imprudent mit le feu au pont et livra ces malheureux à une perte inévitable. Un grand nombre périrent dans la rivière, et, parmi eux, le Polonais Poniatowski, qui avait associé sa fortune à celle de la France dans le vain espoir de relever un jour sa patrie. Moins fidèles, les Saxons avaient trahi sur le champ de bataille, et,

chose plus triste, un Français, Bernadotte, avait commandé le feu contre ses compatriotes (1813).

CLXXVIII. Un désordre sans nom vint accroître le poids de ce désastre. Napoléon, qui la veille aurait pu ramener trois cent mille hommes derrière le Rhin, y revint avec cinquante mille à peine, et un instant à Hanau les Bavares se crurent assez forts pour l'arrêter. Depuis treize ans, l'habitude était si bien prise de ne rien faire que sous ses yeux et par ses ordres, qu'en Allemagne aucun de ses lieutenants n'eut l'idée de réunir les cent quatre-vingt-dix mille Français dispersés dans les places de l'Elbe à la Vistule, et que, sur le Rhin, personne n'avait songé à armer la frontière. Rien n'était prêt pour recevoir l'armée. Les maladies, la fièvre d'hôpital en achevèrent les restes, et, si l'ennemi avait pu croire à tant d'incurie, il serait entré sans résistance. Mais il tremblait encore au souvenir de ses défaites. Il employait le mensonge à retenir prisonnières les garnisons d'Allemagne, et il hésitait à mettre le pied sur cette terre de France, si funeste à ses armes vingt ans auparavant.

CLXXIX. A cette heure Napoléon eût peut-être obtenu la ligne du Rhin. Mais alors à quoi bon le pouvoir absolu qu'il avait exercé sur la France? A quoi bon les flots de sang qu'il avait répandus? Plutôt que de laisser le souvenir d'un règne inutile et funeste, il préféra courir jusqu'au bout le hasard des batailles et succomber comme il avait vécu. Au reste, il était déjà trop tard. Car ici la Hollande recevait les Prussiens; là les Anglais avaient franchi les Pyrénées; en Italie, Murat, plus coupable que Bernadotte, se joignait aux Autrichiens, et leur permettait de passer les Alpes. Chacun se hâta, aussi pressé d'avoir sa part des dépouilles du grand homme que naguère de profiter de sa puissance. En France même, beaucoup de gens songeaient à séparer leur cause de la sienne et à sauver du naufrage leurs biens et leurs dignités. Les complices du 18 brumaire agitaient les premiers le nom de la liberté qu'ils avaient jadis sacrifiée. Sortant de sa honteuse servilité, le corps législatif crut l'heure venue de se pro-

clamer le vrai et seul représentant de la nation. « Est-ce le moment de me faire des remontrances, s'écria l'empereur, alors que deux cent mille Cosaques franchissent nos frontières? »

CLXXX. En effet, cette nuit même, trois cent cinquante mille alliés venaient de passer le Rhin à Bâle et à Coblenz, en deux masses destinées à se joindre sur le plateau de Langres. De plus, Bernadotte amenait cent mille hommes par la Belgique; cent soixante mille Anglais marchaient sur Toulouse; quatre-vingt mille Autrichiens arrivaient aux portes de la Provence; d'immenses réserves se formaient en Allemagne; c'était un million d'hommes en mouvement pour en finir avec Napoléon. Pour lui, au lieu de courber la tête devant l'orage, il a retrouvé l'activité de ses campagnes d'Italie. A la tête de soixante mille hommes seulement, il espère frapper séparément les alliés, qui marchent sur Paris par les trois vallées parallèles de la Marne, de l'Aube et de la Seine. A son approche, ils cherchent à se concentrer. Le brillant combat de Brienne ne les empêche pas de réunir une masse de cent soixante mille hommes contre laquelle il s'acharne inutilement à la Rothière. Vaincu, il lui faut reculer jusqu'à Troyes, puis jusqu'à Nogent-sur-Seine. Là il apprend que la Belgique est perdue, que les Anglais sont aux portes de Toulouse.

CLXXXI. Ces désastres coup sur coup ne font que redoubler encore son énergie, son sang-froid, son courage: rare privilège des âmes bien trempées. Ses ennemis s'étant de nouveau séparés après leur victoire, il laisse devant lui les Autrichiens, qui sont les moins avancés, se rabat sur la Marne au cœur de l'armée prussienne, la coupe en deux à Champ-Aubert, et rejette les uns sur Châlons, les autres sur Meaux. Le lendemain, ces derniers, revenus de leur stupeur, essayent de se faire jour à Montmirail. Ils sont culbutés, mis en déroute, et se sauvent sur Château-Thierry et Soissons. Même sort pour la masse principale, qui, à quatre contre un, est définitivement repoussée sur Châlons. En cinq jours, quatre batailles gagnées, une grande armée mise en lambeaux. Au lieu de

l'achever, il faut courir sur les Autrichiens, arrivés par la Seine à quelques lieues de Paris. Même manœuvre, même résultat. La petite armée française fait trente lieues en trente-six heures, revient de la Marne sur la Seine, disperse tout ce qu'elle rencontre, rejette les Autrichiens éperdus sur Troyes, et est au moment d'en couper trente mille aventurés à Fontainebleau. Cette capture dépend de la prise de Montereau. L'empereur lui-même en dirige l'attaque, y braque les canons; il y entre, mais trop tard. Toutefois, en six jours, les Autrichiens avaient reculé de soixante lieues. Déjà leurs bagages repassaient les Vosges, et la vue de cette retraite précipitée réjouissait les villes assiégées d'Alsace (1814).

CLXXXII. Certes il était impossible de déployer, en quelques semaines, plus de courage, d'activité et de génie. Malheureusement ces derniers efforts se consumaient encore pour un but chimérique, et n'amenaient pas la paix, qui seule les eût empêchés d'aboutir à un désastre. Après avoir reculé tour à tour devant cette poignée d'hommes, qui allait s'affaiblissant, les alliés revenaient à la charge. Déjà Blücher était de retour sur la Marne, d'où il fallait le repousser jusqu'aux portes de Laon; déjà les Autrichiens reparaissent à Provins, sauf à s'enfuir à la première panique jusqu'à Troyes et Dijon. Fatigué d'une division qui, à la fin, pouvait devenir fatale, l'empereur de Russie proposa de se réunir tous à Châlons-sur-Marne et de tenter ensemble un dernier effort sur Paris. Qu'opposer à de pareilles masses? Si Napoléon n'écoutait que son inspiration, sans s'inquiéter de leur marche vers la capitale, il irait audacieusement couper leurs communications et donner la main aux braves garnisons, aux populations soulevées de Lorraine et d'Alsace. Mais, fatigués, indécis, secrètement attirés vers Paris, les généraux refusèrent de marcher. Cinq jours se perdirent en hésitations. Puis l'empereur vola vers sa capitale. Elle venait de tomber aux mains des alliés.

CLXXXIII. Là, comme à la frontière, rien n'était prêt pour la défense. Saisis à l'ap-

sociale. En échange de ces bienfaits, la France ne pouvait-elle pas se réconcilier avec l'antique dynastie, séculairement unie à son sort? Sénateurs, magistrats, généraux, s'empresèrent de s'y rallier. Le vide se fit autour de Napoléon. Livrés à leur insu par des chefs gagnés, ses soldats lui firent défaut au moment où il songeait du moins à défendre les droits de son fils. Il abdiqua, dit adieu aux rares amis qui ne l'avaient pas quitté, se sépara de sa garde en larmes, et s'embarqua pour l'île d'Elbe, dont on lui assurait la souveraineté dérisoire (1814).

CLXXXVIII. A son début, cette restauration faite à la hâte était encore bien fragile, et, pour vaincre la mauvaise humeur des sénateurs forcés d'aller au-devant des princes, celle des princes obligés de reconnaître les actes du sénat, il fallut l'autorité d'Alexandre, devenu l'arbitre de toutes choses. Les Russes partis, on resta d'accord pour accabler Napoléon d'injures, de calomnies; mais en dehors de là tout devint division, sujet de discorde. Le moindre mot sur le passé suscitait des orages entre les deux aristocraties, l'une grandie pendant les luttes et les guerres de la révolution, l'autre revenant de sa longue émigration, avide de reprendre ses biens et son crédit. Les Bourbons n'échappèrent pas à l'influence de ces amis maladroits. Louis XVIII fit dater son règne de la mort de Louis XVII, remit le drapeau blanc à la place du tricolore, renvoya quatorze mille officiers dans leurs foyers, et donna leurs grades à d'anciens émigrés. La nation fut cruellement froissée dans son amour-propre.

CLXXXIX. En quelques mois, ceux qui avaient renversé l'empire virent qu'ils s'étaient trompés, et que le nouveau roi les mettrait un jour ou l'autre à l'écart. Ils se remirent à conspirer, qui pour le duc d'Orléans, qui pour leur ancien maître. Le nom de Napoléon circula de nouveau. Le peuple le regrettait, les soldats surtout; en secret chacun gardait pour lui sa cocarde tricolore. Au contraire, inquiets de ces rumeurs, les diplomates de Vienne songeaient à l'enlever de l'île d'Elbe et à le transporter dans quelque

prison transatlantique. Tombé de si haut, avait-il abdiqué toute espérance? Assisterait-il immobile à la discussion de son sort? Bien simple qui l'avait cru. Un beau jour la France apprit qu'il venait de débarquer à Cannes. Elle ne revit pas sans émotion celui dont elle avait fait l'orgueil, et qui avait fait le sien. Paysans, soldats coururent à sa rencontre. Ney, qui avait juré de l'amener en cage, alla tout confus se jeter dans ses bras. Louis XVIII n'eut que le temps de s'esquiver en Belgique, et laissa jusqu'à ses papiers (1815).

CXC. A son tour, Napoléon promit la paix, la liberté, l'oubli du passé. Que ne pouvait-il réellement effacer la trace de ses fautes et faire croire à une modération qu'il n'avait jamais eue? L'Europe encore en armes se releva contre celui qui l'avait dominée, prête à l'écraser de nouveau sous le poids d'un million d'hommes, unanimement décidée à ne pas traiter avec lui. Ses soldats se préparèrent à verser une dernière fois leur sang pour le défendre; les hommes d'État comptèrent froidement les heures que vivrait ce pouvoir éphémère; les financiers spéculèrent sans pudeur sur sa chute; Talleyrand continua à siéger au congrès de Vienne; Fouché se remit en relations avec l'Autriche et l'Angleterre; les faiseurs de constitutions et de dynasties songèrent à relever leur édifice avec l'appui de l'étranger.

CXCI. Une seule chose, cette fois, pouvait éloigner tant de périls conjurés, c'était la victoire, dont Napoléon avait si souvent abusé, et dont il avait fait toute sa vie la maîtresse de son sort. Aussi mettait-il à la préparer une activité surhumaine, passant chaque jour des revues, réorganisant son armée en moins de quatre mois, ne s'occupant même pas d'imposer silence à ses ennemis, pairs ou députés, journalistes et gens de lettres, qui se raillaient librement de ses efforts désespérés. Cent mille Anglais et plus de cent trente mille Prussiens, les moins éloignés de ses ennemis, allaient se réunir en avant de Bruxelles, en attendant que les autres fussent arrivés sur le Rhin. Son parti fut pris sur-le-champ. Il fallait aller au-

devant d'eux, et voir au plus tôt pour qui serait la fortune des combats. Il passa la frontière, espérant les frapper séparément, en commençant par les Prussiens. Mis sur leurs gardes par un traître, ceux-ci n'en furent pas moins culbutés à Fleurus et à Ligny. Ils étaient détruits si, poursuivant encore deux buts à la fois, Napoléon n'avait affaibli son armée pour prévenir la concentration des Anglais. Ce résultat si chèrement acheté ne fut pas même atteint. Il fallut laisser Grouchy à la poursuite des Prussiens et tourner le reste contre Wellington, campé à Waterloo dans une position défensive favorable au froid courage britannique.

CXCII. En voyant l'ennemi adossé à une forêt presque sans issue, l'empereur, malgré la fatigue de ses soldats et une boue affreuse, ne résista pas au désir de lui faire essuyer un désastre. Séparé des Anglais par un petit vallon, par-dessus lequel sa grosse artillerie les foudroie, il charge Ney de franchir cet espace et de percer leur centre. Les pentes sont enlevées; Ney s'établit sur le bord opposé. Des canons, des troupes fraîches, et la bataille est gagnée. Mais, en voulant le suivre, les pièces restent embourbées au pied des hauteurs, et en même temps les réserves sont obligées de faire face à trente mille Prussiens subitement apparus sur la droite. En dépit de ces accidents, les Français se maintenaient sur le plateau, et les efforts de Wellington n'aboutissent qu'à retarder sa défaite jusqu'à sept heures du soir. Il se croyait enfin perdu, quand une vaste rumeur parcourut le champ de bataille. Grâce à l'inconcevable inaction de Grouchy, insensible au bruit du canon comme aux cris de son état-major, le reste des Prussiens arrivait au secours des Anglais sans être poursuivis. Cette attaque inattendue rejeta les uns sur les autres les vainqueurs exténués. En vain la garde se fit massacrer pour protéger leur retraite; en vain Napoléon essaya de les rallier. Impuissant à arrêter cette irrésistible déroute, et le dernier à quitter le champ de bataille, il se demanda s'il n'entrerait pas dans un carré de sa garde pour succomber avec elle (1815).

CXCIII. C'était là, en effet, le tombeau de sa fortune. Emmené de force par ses généraux alors qu'il ne lui restait plus qu'à mourir, renvoyé par eux à Paris alors que l'armée pouvait peut-être encore se réorganiser à la frontière, il y arriva oppressé, épuisé, ne croyant plus à son étoile. Il fallait des victoires pour justifier son retour: le Ciel les lui avait obstinément refusées. En cette extrémité, quelle générosité, quel patriotisme attendre de ceux qui l'avaient abandonné une première fois? Vaincu, il n'était plus pour eux qu'un captif à vendre à l'étranger. Dans la peur d'un coup d'État, les députés déclarent que l'indépendance nationale est menacée, et que toute tentative de dissolution est un crime de haute trahison. L'empereur a une heure pour abdiquer, sinon sa déchéance sera prononcée. Il se résigne; il se démet en faveur de son fils, et, sommé de quitter Paris, il se retire à la Malmaison. Là venait à peine de se fermer la tombe de Joséphine, morte de chagrin des revers de son époux. Peut-être voulait-il encore se rapprocher de cette fidèle et bien-aimée compagne de ses beaux jours. Pourquoi avait-il cherché une autre félicité? Qu'étaient devenues ses grandeurs imaginaires? A cette heure déjà Marie-Louise l'avait oublié.

CXCIV. Cependant les alliés s'avançaient furieux sur Paris, ne parlant que de châtier et de morceler la France. Cinquante-cinq mille Prussiens s'étaient aventurés jusqu'à Saint-Denis et à Saint-Germain, audace qu'une armée de plus de cent mille hommes pouvait leur faire payer cher. Une dernière lueur d'espoir traversa l'esprit de l'empereur déchu. Ne pourrait-il pas, simple général comme autrefois, recevoir le commandement des troupes et sauver son pays? Dans l'attente de cette réponse suprême qui ne devait pas arriver, il perdit le moment de fuir en Amérique, et resta à la merci de ses ennemis. En le livrant, les députés espéraient désarmer la colère des alliés et discuter librement le choix d'une dynastie, le plan d'une constitution. Pendant qu'ils se berçaient des illusions qui avaient perdu la Pologne, une escouade prussienne vint leur fermer la bouche

proche de l'ennemi d'une honteuse frayeur, Joseph Bonaparte et le ministre de la guerre n'avaient su armer ni un homme ni un canon. Après avoir fait partir en toute hâte pour Blois l'impératrice et son fils, ils se sauvèrent eux-mêmes, laissant pour toute mesure un ordre de capitulation. Cependant il eût été facile de prolonger la résistance. Refoulé sur Paris avec une douzaine de mille hommes, Marmont avait, une journée entière, défendu la position de Romainville et abattu plus d'ennemis qu'il n'avait de soldats. A la fin, débordé par Charenton et Montmartre, acculé au mur d'octroi par des forces supérieures, il se fit jour le fusil à la main, à la tête de quarante grenadiers, et rentra dans Paris sans laisser un seul prisonnier. Profitant des ordres qu'il avait reçus, il signa un armistice, et promit d'évacuer la capitale. Repassant la Seine, ses troupes allaient renforcer la petite armée de Napoléon. Les Français n'étaient-ils pas entrés à Vienne et à Berlin sans que le sort de ces peuples en fût compromis? Tout n'était donc pas perdu si, par son obstination à refuser la paix, l'empereur n'avait pas lassé les courages, épuisé les dévouements et fini par faire de la guerre une question presque personnelle.

CLXXXIV. Dans Paris même, Marmont s'était vu assiégé d'ennemis plus difficiles à vaincre que les Prussiens ou les Russes. Pendant que de courageux volontaires y demandaient vainement des fusils et de la poudre, une foule élégante se pressait sur les boulevards, indifférente au bruit de la canonnade, souhaitant tout bas la victoire des alliés. Après avoir tout espéré d'un maître absolu, après lui avoir tout permis et l'avoir encouragé par une longue servilité, beaucoup de gens, fatigués de son ambition, voulant la paix à tout prix, passaient, avec leur facilité habituelle, de l'idolâtrie du pouvoir au désir de le renverser par tous les moyens possibles. Ceux qui avaient fait aux émigrés un crime de leur recours à l'étranger étaient les premiers à regarder les Russes comme des libérateurs et à vouloir profiter de l'invasion pour se débarrasser d'un régime importun. A leur tête s'agitaient plus d'un ancien révolutionnaire,

et, entre autres, deux prêtres renégats, Talleyrand et Fouché, que le 18 brumaire avait comptés parmi ses complices, l'empire parmi ses hauts dignitaires, et qui se donnèrent aux alliés pour les chefs, les représentants de l'opinion.

CLXXXV. Même division dans l'armée. Napoléon y était encore adoré par les soldats, qui identifiaient sa grandeur avec celle de leur patrie, qui pardonnaient tout au général compagnon de leurs fatigues et de leurs périls, et qui, jusqu'au bout, mouraient joyeux au cri de : Vive l'empereur! mais il était secrètement à charge aux maréchaux, comblés d'honneurs et de richesses, las de combats et d'obéissance. Après tout, l'empereur n'était que l'un d'entre eux; ils avaient fait sa puissance, ils pouvaient l'abandonner. Marmont et ses lieutenants donnèrent les premiers le signal de la défection, et entrèrent en pourparlers avec l'ennemi. Or, pour encourager les fidèles, pour contenir les ingrats, où était la force morale, qui seule fonde les dynasties, et qu'avaient amoindrie les attentats contre le duc d'Enghien, contre l'Espagne, contre le saint-siège? Qu'étaient devenus pour le grand nombre les sentiments d'honneur et de loyauté dont s'honorait l'ancien régime, et l'inviolable attachement dont il entourait encore les plus coupables, les moins heureux de ses rois. Il semblait que la nouvelle société n'eût élevé si haut son chef que pour le délaisser ensuite dans une adversité sans exemple. Impuissants à le sauver, les gens de cœur assistaient avec douleur au spectacle de ce génie hier adoré, aujourd'hui proscrit, renversé par ses propres fautes, trahi par ses seuls amis.

CLXXXVI. Cependant, en présence du lion qui pouvait encore se relever, les instants pressaient. Napoléon était à Fontainebleau, entouré de généraux hésitants, mais de soldats intrépides; les alliés dans Paris, au milieu d'une aristocratie rampante, mais d'un peuple indigné. Le soir même, les destinées de la France se décidèrent en un court entretien de Talleyrand et de l'empereur de Russie, d'un évêque marié et du petit-fils de Catherine II. Telle est la force de la vérité, qu'elle

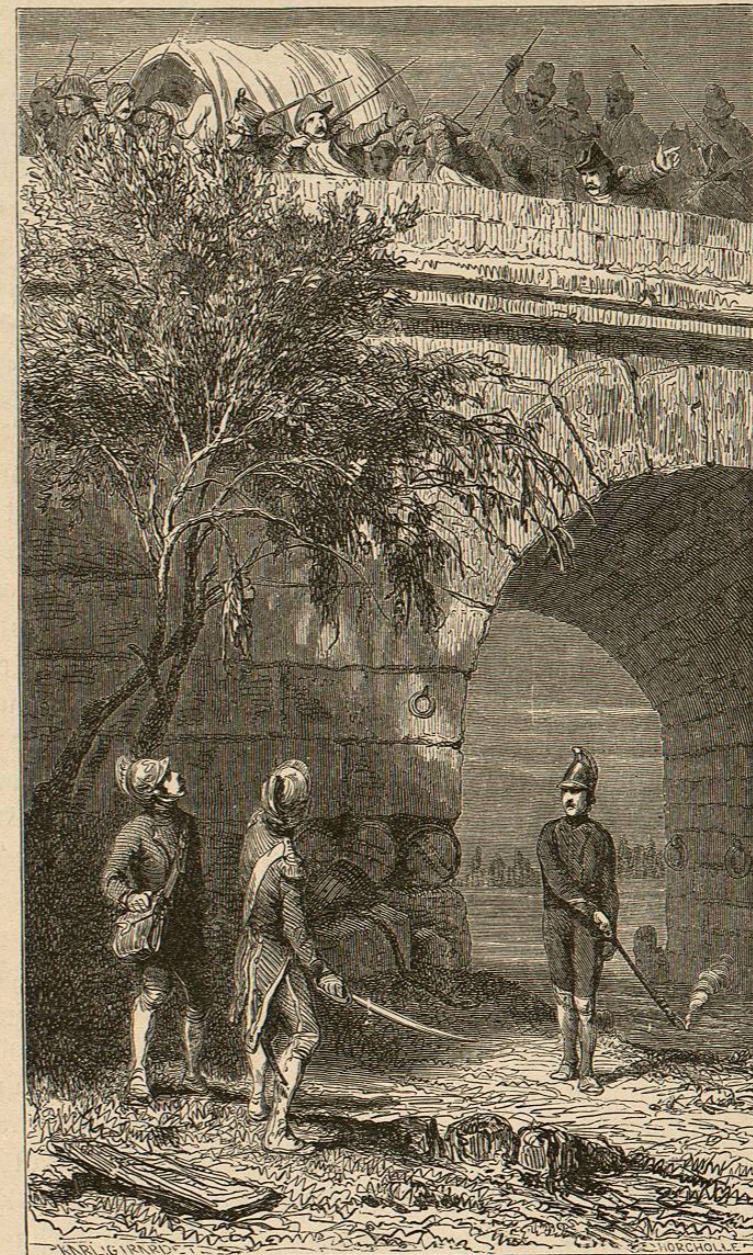
se fit jour dans cet étrange conciliabule, et qu'elle y suggéra la seule solution capable de sauver la France au bord de l'abîme. Parmi les dynasties à choisir, celle de Napoléon fut écartée par la peur que son chef même détrôné inspirait aux ennemis qu'il avait vaincus, aux créatures qui venaient de l'abandonner; Bernadotte fut à peine nommé, tant est profonde la flétrissure infligée aux traîtres; connu seulement par le rôle de son père pendant la Révolution, le duc d'Orléans était trop obscur et réveillait de néfastes souvenirs; restaient les Bourbons, la veille encore oubliés de tout le monde, méprisés de l'étranger, à peine regrettés de quelques vieux

serviteurs, souverainement odieux aux révolutionnaires. Il fallut les accepter. Du moment qu'ils mettaient le pied sur la terre natale, leurs prétentions, naguère ridicules, devenaient la sauvegarde de la France. Successeur de Louis XVI par le droit héréditaire, Louis XVIII, au lieu d'être un vieil infirme à la merci des alliés, traitait d'égal à égal

avec les empereurs d'Autriche et de Russie, et, à moins de les convaincre de mensonge manifeste, les forçait de lui rendre intact le royaume de ses pères, condition que Napoléon n'aurait plus obtenue.

CLXXXVII. Au bien de la paix se joignait celui de la liberté. Vingt ans plus tôt il n'eût été question que d'un régime absolu; mais, de même que l'anarchie révolutionnaire avait relevé le trône de ses ruines, de même il s'était formé depuis une aristocratie de généraux, de savants, de magistrats, d'anciennes et de nouvelles fortunes, en qui la multitude pouvait, ce semble, mettre sa confiance. Les malheurs de l'empire avaient fait ressortir les avantages

d'une autorité modérée, contrôlée par des institutions parlementaires, consultant régulièrement l'opinion des classes éclairées. Par suite, une charte, imitée de la constitution anglaise, dut reprendre l'œuvre si tristement interrompue de 1789 et tenter cette fois de fonder la liberté sur sa seule base possible, c'est-à-dire sur une sorte de hiérarchie



Retraite après la bataille de Leipsick. Passage de l'Elster. (P. 366.)